

Valais naguère, par André Guex, Editions Payot Lausanne, 1971

D'abord quelques mots sur l'auteur grâce à Wikivalais

André Guex



Biographie

André Guex est né le 8 mai 1904, à Vevey. Il est le fils de Jules Guex (1871-1948). Il étudie à l'Université de Lausanne, où il obtient un doctorat en Lettres. Il enseigne au collège puis au gymnase classique à Lausanne (1934-1965).

André Guex a été, sa vie durant, un passionné de navigation et de montagne. Le lac Léman et le Valais sont ses terrains d'exploration. Il a également voyagé, en Finlande, Grèce, Corse. Ces lieux, tant familiers qu'étrangers, seront au centre de ses écrits. Son écriture est celle du poète qui essaie de raconter des événements vécus, des expériences humaines. Selon Jacques Mercanton, " ces pages, qui ne paraissent pas autre chose qu'un compte-rendu, d'une exactitude minutieuse, nous communiquent la poésie d'une aventure".^[1]

En 1956 il reçoit le Prix Schiller et en 1983, le Prix des écrivains vaudois pour l'ensemble de son œuvre.

André Guex est également l'auteur du *Le demi-siècle de Maurice Troillet* (3 volumes, 1971).

Il décède à Vevey le 7 avril 1988.

Distinction

- Prix Schiller, 1956 (si pour un roman en particulier, le mentionner)
- Prix des écrivains vaudois, 1983

Bibliographie

Une sélection d'ouvrages:

- *Des mains, des mœurs, des hommes*, Vevey : B. Galland, 1979
- *De l'eau, du vent, des pierres*, Lausanne : Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1969
- *Altitudes*, Lausanne : Marguerat, 1957
- *Barrages*, Lausanne : Ed. Rencontre, 1956
- *Léman*, Lausanne : J. Marguerat, 1947

André Guex témoigne aussi de son parcours dans la collection « Plan fixe » où une interview de lui permet de le suivre dans sa carrière tant éditoriale que professionnelle.

L'ouvrage que nous avons aujourd'hui dans les mains, rescapés d'un grenier dont il garde l'odeur de moisi ! avec une couverture en étoffe, du lin peut-être, pourrait être responsable de cet état, est une œuvre magnifique. Le texte très évocateur de l'écrivain précède la reproduction d'anciennes photos du Valais qui sont au nombre exceptionnel de 281. Il s'agit-là de clichés de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Ceux-ci montrent naturellement à quel point le Valais a changé, et est devenu, d'une vaste région à vocation agricole et viticole, avec quelques approches touristiques dès le milieu du XIXe siècle, un canton industriel dans la plaine, et touristique d'une manière beaucoup plus poussée, voire même exagérée, dans les vallées latérales. On passe d'un monde traditionnel à un monde moderne et terriblement mécanique et mercantile, en quelques décennies seulement. Il convenait donc de porter un regard sur ce vieux Valais, ce qu'a fait André Guex qui, tout en habitant Vevey, en est originaire et l'a fréquenté dans la plupart de ses loisirs quand il n'était pas sur le Léman.

Nous nous permettrons d'emprunter quelques-unes des photos présentées, en estimant qu'après plus d'un siècle, les droits d'auteur ne sont plus de circonstance !

André Guex, malgré tout l'attachement qu'il portait à son Valais, n'était pas un nostalgique. On le comprend à la vue de certaines images où toute la difficulté d'existence de la plupart de ces vieux habitants apparaît dans sa réalité, presque dans sa cruauté. Bosser, bosser, encore bosser, et souvent pour pas grand-chose, juste pour que la maisonnée, elle tourne. On sait à cet égard à quel point valaisannes et valaisans usaient des semelles sur tous les chemins de leur région, ayant souvent à faire en plaine, avec notamment la vigne, en leur village, pour les cultures ordinaires, et encore en alpage, pour la surveillance de leurs troupeaux en belle saison. On n'était jamais que sur les chemins, que ce soit sur les routes les plus importantes de l'époque, qui permettent de quitter les vallées pour la plaine, ou sur les chemins qui sillonnent les campagnes. On va des champs aux granges, du matin au soir, presque sans cesse, autant les femmes que les hommes, si ce n'est plus.

André Guex donc ne saurait regretter ce « bon vieux temps », car il a la certitude absolue que justement ce n'était pas le « bon vieux temps », mais une époque difficile, avec surtout une mortalité infantile effrayante. On ne saurait donc jeter un regard apitoyé sur un temps où votre vie, le plus souvent, enfant, ou même adulte, avec des médications à coucher dehors, ne tenait qu'à un fil. Le moderne a du bon.

Et pourtant notre montagnard, il est possible de l'appeler de telle manière sans travestir la vérité, encore qu'il est professeur et qu'il ne doit pas souvent mettre la main à la pâte dans le domaine des travaux physiques purement utilitaires,

comme faire les foins ou fabriquer le fromage, ou encore soigner les vignes, se pose quelques questions quant à l'avenir de sa région qui a emprunté la route du « progrès » à 120 km à l'heure. Il l'écrit dans son introduction, à titre de conclusion :

Ils partent parce que, au nom du « rendement », on refuse de payer leur travail au prix qu'il vaut. Le rendement économique est la religion à laquelle on sacrifie allègrement toutes les valeurs. Trop d'économistes ont une façon singulière de traiter l'avenir qu'ils dépeignent comme devant suivre à coup sûr une courbe indéfiniment ascendante. Mais ils ne se hasardent pas à suivre cette courbe au-delà de l'an 2000. En matière de besoins, de démographie, leurs prévisions s'arrêtent là car ils savent bien que, si l'on poursuit la trajectoire, ce sera l'asphyxie. Ils savent bien que leur action ne repose sur aucune philosophie, sur aucune croyance. Mais ils savent aussi que quelque chose se passera qui mettra peut-être un point, en tous cas une virgule, à leurs phrases. Qui ne voit le vice profond d'un raisonnement fondé sur la perspective d'un progrès matériel continu et révérendé comme un dogme établi ? Il ne faut pas confondre un acte de foi et une pétition de principe, faute de quoi on risque fort, et l'on commence à en prendre conscience, de transformer la belle terre du monde en une décharge publique, les fleurs en litière et les vieux skis silencieux en chenilles processionnaires en marche vers l'autel d'un Dieu connu. Sur Mammon, quand le soleil...

Texte profondément prémonitoire. En fait, quelque part, André Guex, malgré qu'il ne puisse pas encore juger avec suffisamment de recul notre société de consommation, certes dans ses avantages évidents, mais aussi dans ses nuisances graves et incontournables, se situe déjà parmi les décroissants. Dont, nous nous devons de l'avouer, nous sommes, car seule manière d'être qui puisse permettre à l'humanité de survivre, la course folle que nous menons n'étant d'aucune espérance.

Ceci dit, Valais Naguère est un livre magnifique, témoignage de reconnaissance pour celles-là ou ceux-là qui avaient fait un pays dont on avait, en quelque sorte, plus qu'à disposer.

ANDRÉ GUEX

VALAIS
NAGUÈRE

281 photographies anciennes

ÉDITIONS PAYOT LAUSANNE

Ouvrage de 1971, ouvrage de 238 pages, avec texte aux pages 5 à 24, et photos pour le reste.



La qualité des reproductions, avec tramage visible, n'est pas du tonnerre de Dieu ! Mais elle permet néanmoins de pénétrer dans ce Valais profond et authentique. Ici au Val d'Illicz avant 1900. Nous ne sommes pas persuadé de la date, voyant plutôt cette photo pour le début du siècle. Néanmoins elle est révélatrice, pour cette charmante jeune fille, d'un caractère bien trempé. Le port du pantalon donne à cette demoiselle, ainsi qu'à toutes celles, demoiselles ou dames, qui ont opté pour cet attribut vestimentaire, une attitude d'autorité certaine. Celle-là ne se laissera pas faire !





Exploitation de la glace au glacier du Trient en 1899. On exploite la tête du glacier, à la baramine, ou qui le sait, parfois à la dynamite. A partir de ce front de glacier, les blocs gagnent des altitudes moins élevées par une « rise ». On sait que ce fut aussi un système utilisé en 1910 par la Société des glaciers du Pont en déplacement au glacier d'Argentière près de Chamonix. L'auteur écrit : « Dès la fin du siècle, la glace artificielle condamna l'entreprise... et sauva le glacier ». Certes, cela est en partie exact, mais il est aussi à peu près certain que la glace du lac Brenet exerçait une rude concurrence sur les marchés tant suisses que français. La photo ci-dessous permet de découvrir par quel moyen la glace était ensuite transportée, soit avec des chars, un peu genre chars à charbon. Les blocs non protégés de bâches devaient fondre à grande vitesse. Il y eut donc là toute une industrie qui put se retrouver en d'autres endroits où les têtes des glaciers permettaient une exploitation relativement aisée.





Bisse près de Savièse. Le courage de ces hommes, qui sont avant tout agriculteurs et éleveurs, ne laisse pas d'impressionner. On s'assied sur une poutre en dessus du vide comme dans son fauteuil. Ou presque !



Héremence en 1900. La grande beauté de ces vieux villages avec des maisons toutes en bois. Gare l'incendie ! La vie y reste néanmoins très rude, et les conditions de logement sont fort primitives.



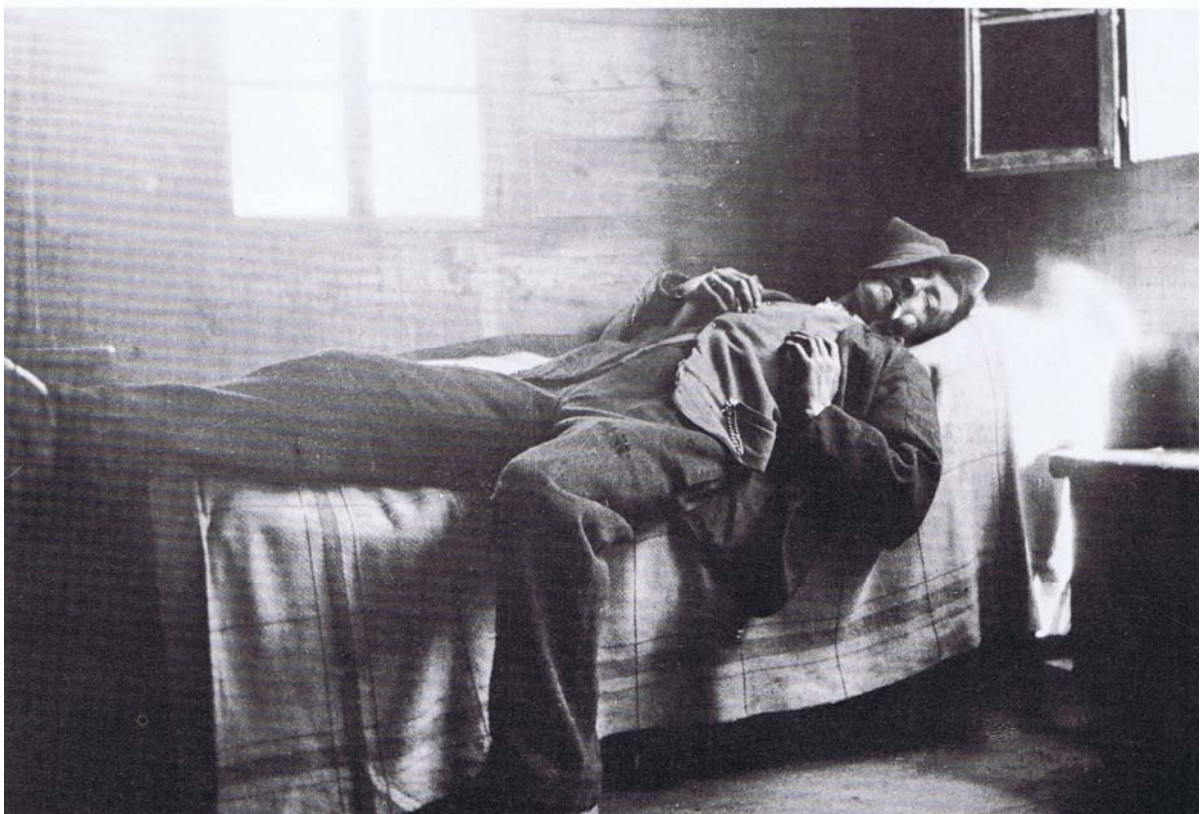
La lessive faite dans l'eau glacée de torrents dont on canalise une partie, ne doit pas être une sinécure. Ici le torrent de Tzarire au lavoir de St-Luc vers 1925.



Ces vieilles valaisannes des vallées perdues ! Celle-ci de St-Luc, vers 1925. On reconnaît le type asiatique de ces personnages situés presque hors du temps, descendants de lointaines tribus réfugiées au fond des vallées alpines.



La production du fromage en Valais, en comparaison de celle des magnifiques chalets de la Gruyère, se fait souvent dans des conditions tout à fait primitives.



Dans le Loetschental. Beaux chalets certes, mais intérieurs parfois fort vétustes, et dans certaines situations, tout à fait négligés. On ne respire pas ici la plus absolue richesse ! Et le balai n'a pas du servir récemment.



Belle jeune fille à la baratte à beurre. Faut se démener même pour la simple vie quotidienne.



Kippel vers 1930 dit la légende. A notre avis quelques années ou décennies plus tôt. C'est le cas de dire ici que l'église est au milieu du village, gros volume blanc au coeur du brun-noir des chalets, des mazots, des granges ou des raccards. Petite fille, si réellement cela avait été vers 1930, tu pourrais encore être de ce monde !



Le coin du feu dans une cuisine de Kippel.



Percement du tunnel du Simplon en 1898. Les terribles conditions de travail des employés, corvéables à souhait. Ombre portée sur nos financiers et entrepreneurs, et reconnaissance envers tous ces pauvres diables, venus pour l'essentiel d'Italie, dont beaucoup mourront dans ce travail de titan. On devrait pleurer des larmes de sang à voir un environnement si hostile, si inhumain. Et offrons aussi beaucoup de notre commisération aux animaux employés sur ce vaste chantier. Travailler et crever, Destinée de ces pauvres bêtes.

